

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

José-Maria de Heredia.  
Un grand poète et son critique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 39-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# José-Maria de Heredia

## UN GRAND POÈTE ET SON CRITIQUE

*La Largeur d'un poète.* . . . Vous vous en souvenez ? . . . .  
C'est le titre d'un article paru ici-même il y a trois mois, d'une appréciation de l'œuvre littéraire de J.-M. de Heredia. Ce jugement, écrit avec un peu trop de légèreté, est une charge à fond contre un poète qui avait du talent et qui a fait école.

Aussi, pour l'amour de la vérité et... des *Echos de St-Maurice*, nous faisons-nous un devoir de dire ici ce que sont

(<sup>1</sup>) Cet article devait paraître dans notre No de décembre ; certaines circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis de le publier jusqu'à ce jour. (Réd.)

les Parnassiens, ce que fut le poète qui vient de mourir et quelle est la portée littéraire de son œuvre.

Le XIX<sup>e</sup> siècle à son déclin assista, dans le domaine littéraire, à la formation de nombreux courants, parfois très opposés, qui orientèrent de côté et d'autre ceux qui sentaient s'allumer en eux le feu sacré. Le désir d'innover — même après le Romantisme ! — s'empara de quelques jeunes fervents de la Poésie. Ce désir venait d'un besoin réel, car on avait assez des ballades à la lune, des rêveries sentimentales, des cris d'amour ou de désespoir — de désespoir surtout — qui, tout le long du siècle, avaient retenti de par les régions poétiques pour se répercuter même dans les lointains de la philosophie pessimiste. La confession de *René*, l'égoïsme rêveur de *Faust*, Henri Heine et Lord Byron n'avaient produit qu'un triste et douloureux scepticisme : ils étaient passés de mode, et le réalisme en prit la place. Le culte du style pittoresque correct et imagé, introduit dans la prose par Flaubert, passe dans la poésie et donne naissance à toute une pléiade de vrais poètes que le monde littéraire connaît sous le nom de *Parnassiens*.

Pendant que Victor Hugo était en exil, la nouvelle école se réunissait chez Leconte de Lisle, qui, par suite, en fut considéré comme le chef. Composée de jeunes hommes épris d'idéal et passionnés d'art, elle se créa vite un nom par des œuvres remarquables, et l'Académie française en reçut successivement quatre dans son sein : Sully-Prudhomme (1881), François Coppée (1884), Leconte de Lisle (1887) et J.-M. de Heredia (1894). Et dites, y a-t-il beaucoup, pendant ces quelques cinquante ans, de poètes qui valent ceux-là ?...

La poésie « personnelle » avait usé les courages, de Musset en avait fait vibrer toutes les cordes et il n'en avait tiré qu'un long chant de douleur et de volupté lasse. En présence d'un tel désenchantement, les héritiers de l'« enfant du siècle »

se demandèrent si l'on ne pouvait pas « être poète sans raconter ses peines de cœur. » <sup>(1)</sup> Ils acquirent bientôt la conviction qu'avec du talent on pouvait l'être. Vite, ils expulsèrent de leurs ouvrages le « moi » jusqu'alors triomphant et ils se vouèrent tout entiers à la beauté purement plastique, impersonnelle et objective. Au lieu de se faire les échos de leur propre cœur, ils demandèrent à la nature et à l'histoire les motifs de leur inspiration. Mais, pour être moins individuelle et moins intime, la poésie parnassienne mérite-t-elle à ses maîtres la qualification d'« impassibles » qui leur a été donnée ? Nous ne le pensons pas, car il est difficile de faire tellement abstraction de soi que plus rien ne transparaisse dans nos œuvres de ce qui, de près ou de loin, touche à notre individualité, et, malgré nous, notre mode de penser imprime sa marque aux productions que nous croyons les plus impersonnelles. Le titre d'impassible ne peut donc convenir aux collaborateurs du *Parnasse contemporain*, d'autant plus que le sentiment du beau est très intense dans leurs œuvres et que, dans l'appréciation ou la production du beau, il faut faire très grande la part de la subjectivité.

Mais l'impersonnalité n'est pas le seul caractère de ces « joailliers » de ces « lapidaires », comme on les a appelés. La splendeur et la correction de la forme furent aussi le but constant de leurs efforts, et, nous devons l'avouer, ils atteignirent à cet égard une rare perfection. Tellement que cette qualité même appela une réaction.

De là, la naissance d'un courant franchement opposé, qui, à son tour, se divisa en sous-écoles : décadents, symbolistes, incohérents, déliquescents, etc. La rime, idole des Parnassiens, fut par eux sacrifiée, et le nombre non plus que le rythme ne trouva grâce à leurs yeux. Des « impressions », des « symboles », le laisser-aller de l'inspiration

(1) François Coppée: *A voix haute*. Réponse au discours de réception de J. M. de Heredia à l'Académie française, p. 110.

personnelle, et, par ci par là, de vagues assonances, voilà les fondements de la poésie inaugurée par les esthètes qui se rangèrent autour de Verlaine et de Mallarmé. Quelques-uns, à leurs débuts, publièrent, il est vrai, des vers, dans le *Parnasse contemporain*, mais ils s'en détachèrent bientôt pour former groupe à part : le groupe symbolique-instrumental. Pour les comprendre et en jouir, il ne suffit plus, comme pour les parnassiens, de posséder un peu de goût et une certaine culture littéraire, il faut encore être « initié », car ils prirent à tâche de se rendre volontairement obscurs, ce à quoi ils réussirent parfaitement.

Mais les parnassiens et les décadents ont beau avoir des tendances franchement opposées, cela n'empêche pas le critique qui a broché la *Largeur d'un poète* de les jeter tous dans le même panier. J.-M. Heredia bombardé symboliste ! vraiment nous ne nous attendions pas à celle-là !!!

José-Maria de Heredia, le dernier venu des Parnassiens à l'Académie, possède à un très haut degré les caractères propres à son groupe. Il eut comme lui le culte de la perfection extérieure, de la forme « artiste » et de l'abondance dans la concision, si l'on peut ainsi parler, si bien qu'il mérita, malgré le prestige de Leconte de Lisle, d'en être considéré comme le type représentatif. Comme lui aussi, il eut le sentiment du beau très développé, mais, siégeant dans une âme noble, sévère et sensible, ce sentiment était toujours réglé par le bon goût. « Vous eûtes vraiment, Monsieur, lui disait un jour un de ses amis de l'Académie, une admirable jeunesse ; car vous ne viviez que pour l'art et pour la beauté. »<sup>1</sup> Et ce sont ces deux grandeurs, l'art et la beauté, qui dominent dans les *Trophées* : qualités dues à cette « toute puissance victorieuse de la sensibilité », comme on a pu s'exprimer,

(<sup>1</sup>) François Coppée : *A voix haute* : Discours cité, p. 93.

parlant de ce poète qualifié généralement d'impassible.

Mais de Heredia ne se contente pas de vouer ses soins à la partie technique de ses sonnets, de leur donner ce je ne sais quoi de troublant et d'achevé que nous y admirons et de devenir ainsi « le plus parfait ouvrier que l'art des vers ait produit » (1). Il possède encore d'autres titres, plus profonds et plus caractéristiques, ceux-là précisément qui le feront vivre et qui, « tandis qu'il réalisait en sa plénitude l'idéal du Parnasse, l'ont fait, par un certain côté, plus grand que tous les parnassiens » (2). Sur ces qualités-là nous nous permettons d'insister.

De toutes les formes littéraires qui s'offraient à lui, de Heredia choisit celle du sonnet, c'est-à-dire la plus gênante de toutes pour la libre expression de son thème poétique. La régularité et les exigences d'un cadre aussi restreint devaient, semble-t-il, comprimer son essor, jeter un certain froid sur son oeuvre. L'élan poétique ne pouvait s'y déployer... Imaginez-vous l'exubérance lamartinienne emprisonnée entre quatorze vers !!! Eh bien ! non, de Heredia ne souffre pas de l'exiguïté du cadre, il ne s'est pas amoindri en s'y adaptant ; au contraire, il s'y meut à son aise et il a trouvé là l'occasion de manifester les ressources diverses de son riche talent. Voyez plutôt l'envergure qu'il lui a donnée ! Il a renouvelé le genre, il l'a élargi et, pour ainsi dire, aristocratisé ; si bien qu'aujourd'hui l'air circule dans le sonnet qui, avant lui, gardait toujours quelque chose de compassé et de contraint.

Cicéron, parlant de l'historien Thucydide, nous dit quelque part que, chez lui, le nombre des pensées égale celui

(1) André Macaigne: *J-M. de Heredia*, dans la *Quinzaine*, novembre 1905, p. 44.

(2) P. R. : *Heredia, pourquoi il fut grand poète*, dans les *Etudes des RR. PP. Jésuites*, novembre 1905, p. 385.

des mots. Cela peut aussi bien être dit de Heredia. « Les mots ont une âme » a dit Guy de Maupassant, et les *Trophées* en resteront l'irréductible témoignage. Dans ce petit volume tous les mots portent ; on n'en pourrait ajouter ni retrancher un seul sans nuire à la pensée du poète. C'est une chose vraiment digne de remarque qu'il ait réussi à condenser tant de science, tant d'images frappantes et tant de magnificences dans l'espace de deux quatrains et deux tercets... et cela toujours par l'emploi du mot propre, du terme rigoureusement historique et scientifique.

La justesse de son vers, le souci de la rime riche, l'exactitude dans les détails, la vie de ses tableaux, le tact qu'il met toujours à choisir les expressions adéquates, lui ont valu le titre *d'impeccable* qui lui fut donné par d'excellents critiques et qui ne fut donné qu'à lui.

Mais il y a plus.

A l'analyser avec un peu de psychologie, le poète nous semble avoir une mission singulièrement délicate à remplir ; il doit noter les impressions fugitives et individuelles pour les perpétuer et les communiquer. Or, de Heredia réalise parfaitement ce but ; bien plus, il le dépasse, et voici comment. Outre la sensation marquée par le sonnet proprement dit, il en provoque une autre, plus mystérieuse et plus intense, caractéristique de son génie. Chacun de ses sonnets, parvenu à son terme, ouvre dans le dernier vers une perspective grandiose. C'est comme un rideau qui se lève pour laisser entrevoir de vastes horizons, devant lesquels on ressent cet étrange frisson que le beau provoque toujours.

Que l'on se rappelle le voyage des *Conquérants* qui, en route,

. . regardaient monter en un ciel ignoré  
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

ou bien le vieux Cheik emmené en captivité et qui contemple

... d'un air stupide et grave  
Les minarets pointus qui tremblent dans le Nil.

ou encore le tableau de la ville orientale qui s'endort

Sous les palmiers au long frémissement des palmes.

Que dites-vous de cette évocation du désastre d'Actium  
entrevu par Antoine dans les yeux de Cléopâtre :

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns,  
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums  
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;  
Et sur elle courbé, l'ardent Imperator  
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or  
Tout une mer immense où fuyaient des galères.

N'est-il pas saisissant le tableau des Centaures en fuite  
alors que rapidement s'allonge derrière eux

La gigantesque horreur de l'ombre herculéenne.

et charmant celui de Jésus, le fils du charpentier :

Mais l'Apprenti divin, qu'une gloire enveloppe,  
Fait toujours dans le fond obscur de l'atelier  
Voler des copeaux d'or au fil de sa varlope.

Ecoutez encore

Le piétinement sourd des légions en marche  
et voyez les ombres des guerriers grecs, errant sur les pro-  
montoires, écoutant

Chanter sur leurs tombeaux la mer de Salamine.

Est-ce que, dans ces finales, il ne donne pas, selon l'ex-  
pression du savant Jésuite qui a apprécié de Heredia dans  
les *Etudes*, est-ce qu'il ne donne pas « la sensation du beau  
si pleine, si pure et si envahissante, qu'on oublie pour un  
instant jusqu'à la cause de son plaisir et jusqu'au poème qui  
vous a fait monter si haut » ?

(A suivre)